

Vendredi 9 septembre 1796 : Il est à Bassano. « *La position des troupes de Würmser décidait la direction à prendre ; celles qu'il avait envoyées à Vérone n'étaient pas toutes revenues ; Vicence était encore occupée ; Würmser dut donc renoncer à se retirer sur le Frioul, se résoudre à marcher sur Mantoue, maintenant son seul asile, et passer l'Adige au plus vite. En conséquence, il se porta sur Porto-Legnago ; malheureusement cette place avait été évacuée par le général Kilmaine ; resté avec peu de monde à Vérone, il avait rappelé à lui la garnison en place. Legnago eût été occupée, l'armée autrichienne était détruite, et le pont qu'elle trouva là fut son salut. »*

Marmont : avec Bonaparte: livre II, p 187.

Après un dernier coup d'œil au château de Miramar qui émerge de la brume de l'autre côté de la baie de Muggia, nous repartons vers Udine pour visiter Campo Formido, Campo-Formio en 1797, et la villa Manin à Passariano.

L'autoroute déroule une fois de plus son ruban, passe à proximité de la belle ville fortifiée de Palmanova dont on aperçoit les murailles. Au fil des kilomètres, R. Zins nous relit le récit du voyage de Desaix en 1797 et rappelle l'origine des armes d'honneur. Faute de pouvoir décorer les soldats, Bonaparte avait institué le principe des armes d'honneur. En effet, sous prétexte d'égalité, la Révolution avait supprimé les ordres royaux et n'avait pas inventé de nouveaux ordres. Le thème des fournitures de guerre nous est exposé avec le rôle nouveau des commissaires des guerres à qui Bonaparte ordonne d'exercer un contrôle sur les entreprises concessionnaires qui trop souvent trichaient.

« *Bonaparte va s'avancer en quatre bonds sur la route de Vienne en fermant à chaque bond une de ses issues.*

*Le 10 mars 1797, il s'engage vers Sacile et Valvasone pour empêcher les Autrichiens de se jeter dans le Tyrol, c'est la bataille du Tagliamento le 16, Bernadotte s'empare d'Osoppo et ferme à l'Archiduc sa première route vers Vienne.*

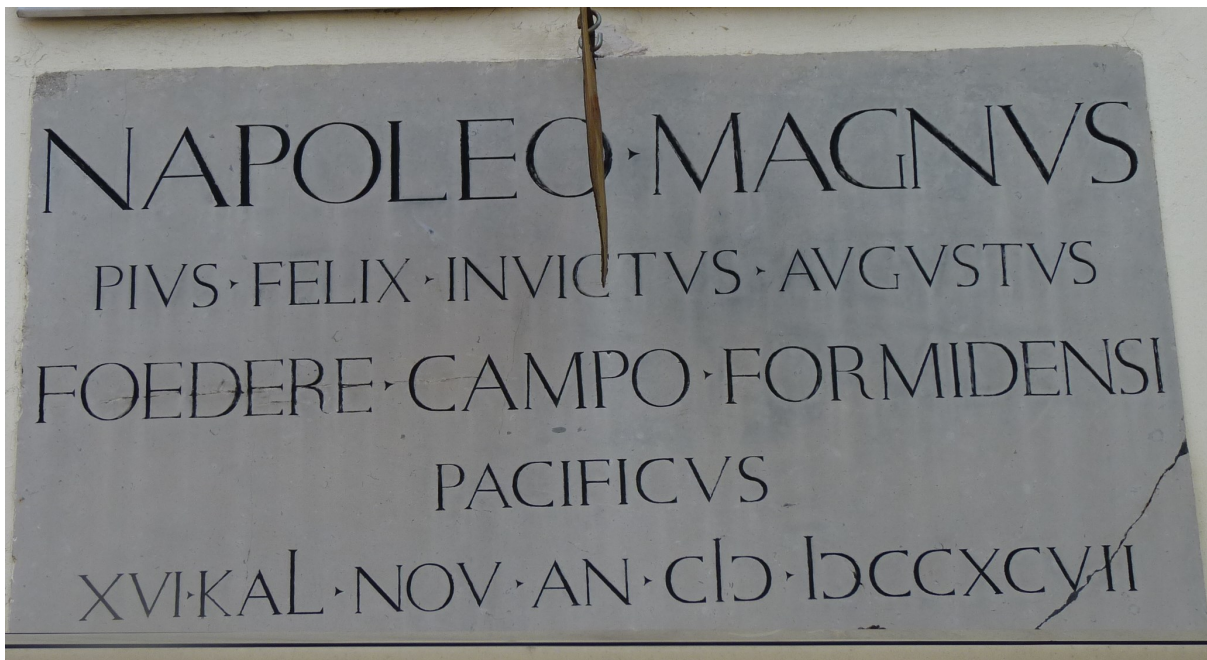
*Puis Bonaparte le suit sur l'Isonzo, pour fermer la seconde issue sur Vienne. Masséna est au col de Tarvis, et défait 3 divisions Autrichiennes. Bernadotte est envoyé vers Laybach et Dugua prend possession de Trieste avec 1000 chevaux. Tandis que Bonaparte remontait l'Isonzo, il fait organiser la place de Palmanova pour servir de centre d'opérations et de refuge éventuel à Bernadotte. ...*

*Bonaparte opère son troisième bond qui doit le porter vers Klagenfurth qu'il atteint le 29 mars. C'est alors que Bonaparte appelle la diplomatie à l'aide et recourt à un armistice qui donnera le délai nécessaire à Moreau pour entrer en campagne en Allemagne. Le 7 avril, dernier bond, il est à Leoben, un armistice de cinq jours est signé. ... Les Autrichiens s'empressent de signer les préliminaires de paix le 18 avril à Léoben... Ces préliminaires serviront de base pour le traité de Campo-formio. »*

Général Camon : la guerre napoléonienne, T 1, p 67-69.



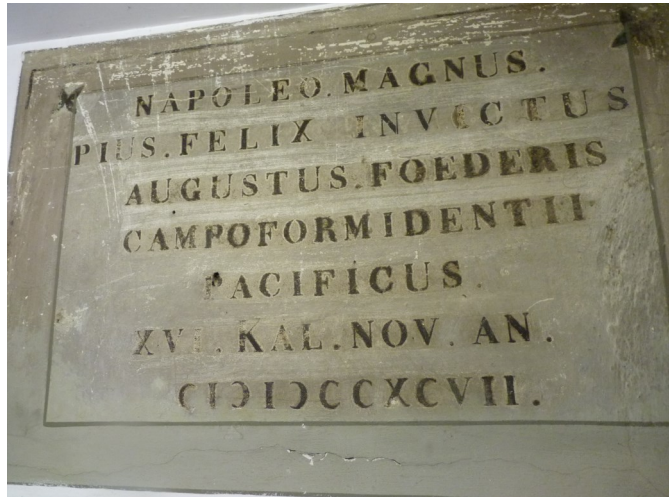
La petite place de Campo Formido nous permet de nous dérouiller les jambes devant « l'auberge du traité » sous l'œil observateur du gatto local. C'est là selon la tradition que les plénipotentiaires se rencontraient à mi-chemin entre Udine, résidence des diplomates autrichiens et la villa Manin à Passariano où Bonaparte résidait. Les tractations furent longues. On en retient une de ces phrases historiques « *je briserai l'Autriche comme j'ai brisé cette porcelaine* ». Même si cela est faux, ce fut bien dit.



L'auberge est modeste. A l'intérieur, c'est un capharnaüm napoléonien. Les propriétaires des lieux exploitent le filon. Il y a toutes sortes d'objets, vaisselles, livres, cendriers, publicités, gravures, figurines, dessins. C'est à la fois amusant et curieux. Les napoléoniens se penchent sur les vitrines, allongent le cou pour regarder les gravures, commentent ce qu'ils ont vu. L'espace est étroit, le patron se tient derrière le bar pour servir les clients du matin. La patronne, plus commerçante nous fait le commentaire. Paolo Foramiti nous a rejoints et complète les dires de l'aubergiste.

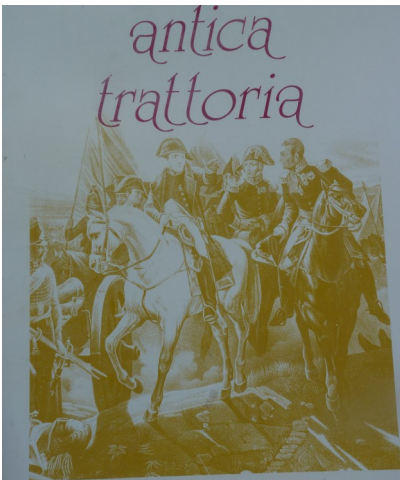


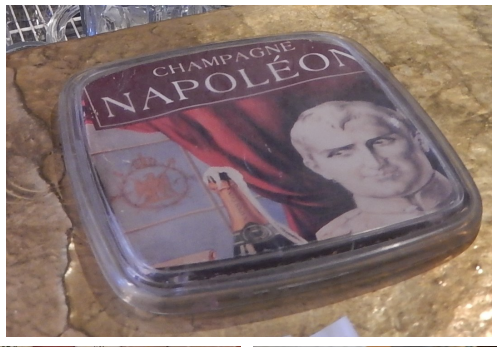
L'épouse de l'aubergiste nous entraîne à l'étage dans un recoin de couloir qui lui sert de bureau pour rédiger une revue de mode et surprise, au mur une fresque répète la phrase qui surplombe l'entrée de l'auberge. Ce serait selon elle le lieu précis de la signature. Les historiens spécialistes du détail doutent. Les conciliabules vont bon train. C'est de fait assez étonnant. Est-ce vraiment là que fut signé le traité ? Est-ce un coup de publicité d'un aubergiste malin ? Difficile de savoir. Plus probablement chacune des parties a signé le traité de son côté, les échanges pouvant se faire en ce lieu. L'aubergiste du jour est assez malin pour servir rapidement un bon café (payant).



Traité de Campo-Formio : 17 octobre 1797

Par ce traité, l'empereur d'Autriche cède à la France la Belgique, lui reconnaît la possession de la rive gauche du Rhin, et des îles Ioniennes ; il accepte l'établissement de la république Cisalpine (Milan, Modène, Bologne) ; en retour, il reçoit Venise, l'Istrie, le Frioul et la Dalmatie.





Au sortir de l'auberge, on observe le monument aux morts italiens de la première guerre mondiale. Nous sommes dans la région des combats de l'Isonzo et de Caporetto. Ce pourrait être un thème de voyage. Dans ce secteur, le long des routes, des stèles commémoratives racontent les combats. Cela donne envie de relire « *l'adieu aux armes* » d'Hemingway.

*« A la fin de l'été cette année-là, nous habitions une maison dans un village qui dominait la rivière et la plaine jusqu'à la montagne. Dans le lit de la rivière il y avait des graviers et des galets, secs et blancs de soleil, et l'eau claire et bleue bondissait rapidement. Les troupes descendaient la route devant la maison et la poussière qu'elles soulevaient poussaient les feuilles des arbres. Les troncs des arbres aussi étaient poussiéreux ... Le roi vivait à Udine, et il sortait par ce chemin, presque chaque jour pour voir comment les choses allaient, et les choses allèrent très mal. »*

Traduit d'après Hemingway : *l'adieu aux armes*, p 1-2.



Après cette halte, l'autobus nous conduit par les petites routes au gré du GPS vers Passariano. L'horizon est marqué par les premières hauteurs bleutées des Alpes qui surgissent de la plaine. Le massif le plus proche culmine à 2300 mètres.

A Passariano nous stoppons tout près de la villa Manin. Cette très grande villa patricienne fut la résidence du dernier Doge de Venise à l'époque de Bonaparte. La famille Manin était très puissante et très riche, la villa a été achetée par l'Etat italien en 1965. Bonaparte avait choisi ce site à la fois pour le confort qu'il offrait mais surtout parce que sa protection était plus aisée qu'à Udine. Il y réside du 28 août au 22 septembre 1797 et Joséphine l'y rejoint. Il y mène une vie de cour. Les Italiens viennent voir le nouveau maître. Si à Venise Bonaparte était détesté, à Passariano, bourgade du Frioul, il est apprécié pour avoir mis fin à la puissance de Venise. Il est aidé par Marmont qui comprend la langue du Frioul. S'il a goûté aux plaisirs de la vie mondaine, il y a aussi travaillé avec acharnement à l'élaboration du traité.



*« Le séjour de Passariano [sic] se retrace en ce moment à mon souvenir avec un charme tout particulier ; il avait un caractère à lui, qu'aucune circonstance n'a reproduit depuis. Nous étions tous très jeunes, depuis le chef suprême jusqu'au dernier des officiers, tous brillants de force, de santé, et dévorés par l'amour de la gloire... une amitié véritable nous unissait tous .... Une entière sécurité sur notre avenir, une confiance sans bornes ... cet emploi successif de nos facultés du corps et de l'esprit donnaient à la vie un intérêt et une rapidité extraordinaires....*

*Dés l'instant où Bonaparte arriva à la tête de l'armée, il eut dans sa personne une autorité qui imposait à tout le monde ; quoiqu'il manquât d'une certaine dignité naturelle, et qu'il fût même gauche dans son maintien et ses gestes, il y avait du maître dans son attitude, dans son regard, dans sa manière de parler, et chacun, le sentant, se trouvait disposé à obéir*

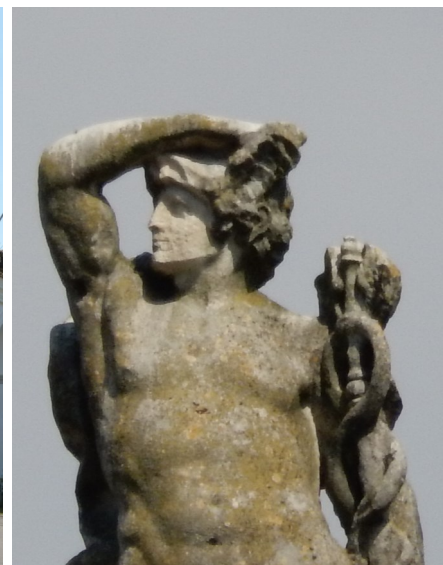


*En public, il ne négligeait rien pour maintenir cette disposition, pour l'augmenter et l'accroître ; mais dans l'intérieur, avec son état-major, il y avait de sa part une grande aisance, une bonhomie allant jusqu'à une douce familiarité. Il aimait à plaisanter, et ses plaisanteries n'avaient jamais rien d'amer ; elles étaient gaies et de bon goût ; il lui arrivait souvent de se mêler à nos jeux, et son exemple a plus d'une fois entraîné les graves plénipotentiaires autrichiens à en faire partie. Son travail était facile, ses heures n'étaient pas réglées, et il était toujours abordable au milieu du repos. Mais, une fois qu'il était retiré dans son cabinet, tout accès non motivé par le service était interdit. Quand il s'occupait du mouvement des troupes et donnait des ordres à Berthier, son chef d'état-major, comme lors-*

*qu'il recevait des rapports importants, pouvant motiver un long examen et des discussions, il gardait seulement auprès de lui ceux qui devaient y prendre part, et renvoyait toutes les autres personnes, quelque fût leur grade. ...*

*Une fois débarrassé des devoirs et des affaires, il se livrait volontiers à la conversation, certain d'y briller ; personne n'y a apporté plus de charme et n'a montré avec facilité, plus de richesse ou d'abondance dans les idées. Il choisissait ses sujets et ses pensées plutôt dans les questions morales et politiques plutôt que dans les sciences, où, quoiqu'on en ait dit, ses connaissances n'étaient pas profondes. Il aimait les exercices violents, montait à cheval, y montait fort mal, mais courrait beaucoup ; enfin, à cette époque heureuse, si éloignée, il avait un charme que personne n'a pu méconnaître. Voilà ce qu'était Bonaparte pendant la campagne d'Italie. »*

*Maréchal Marmont : avec Bonaparte, L II, p 238-239.*



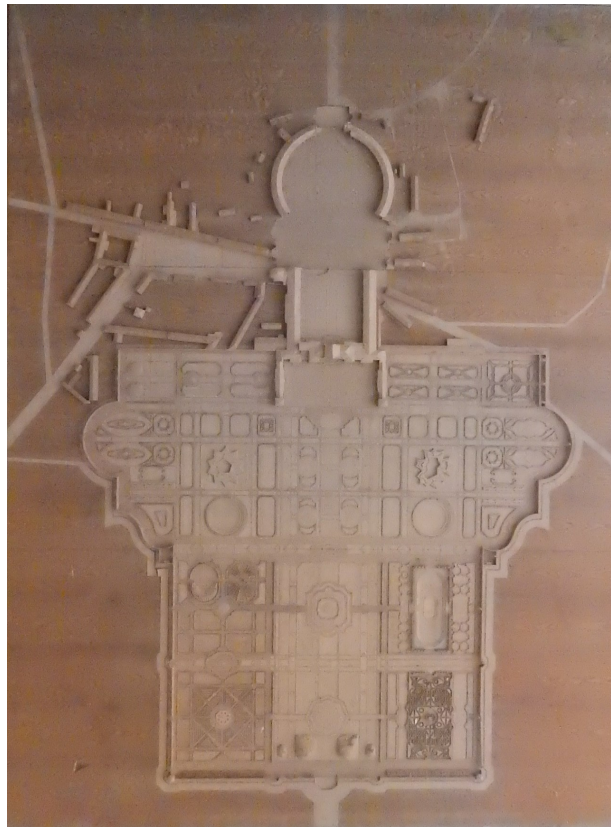






Chambre de Bonaparte





La villa est de fait un château à la campagne au milieu d'un très vaste domaine agricole. La maquette en bois exposée à l'entrée donne la mesure de la richesse de la famille Manin. Une vaste cour entourée d'un péristyle donne accès au corps principal très sobre et élégant. A l'intérieur, peu de meubles, des murs blancs. Une partie du décor d'origine en trompe l'œil a survécu aux outrages du temps. Le mobilier a été volé et brûlé par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale. Depuis son rachat par l'Etat le château sert de lieu d'exposition pour des artistes contemporains. Au moment où nous le visitons, une évocation du cinéma italien anime certaines pièces. La Chambre de Napoléon qui selon Bourienne (1769-1834) avait la vue sur les montagnes enneigées est dotée de meubles de substitution. Devant ce paysage Bonaparte aurait dit : « *Quel pays, il faut faire la paix* ». Objet particulier, un lion doré en bois, relique des anciens propriétaires qui rappelle le lion de Saint Marc.

« *Tout près est Passariano, maison de campagne du Doge Manin, extrêmement riche. Cette habitation où se trouve le général Buonaparte est très belle, grande et bien disposée, mais le goût n'est pas des plus brillants. Il y a une salle immense, énorme, aussi élevée que la maison et aussi grande à elle seule qu'une habitation ordinaire. Elle est décorée de peintures. Il y a un billard et beaucoup d'appartements. Le jardin est grand et d'un singulier genre... C'est là où le général Buona-*



*parte tient conférence tous les deux jours avec les plénipotentiaires de l'empereur. Il y a une cour nombreuse de personnes qui viennent de tous côtés pour affaire avec lui ou pour le voir. A table, il y a toujours infiniment de monde. Le général Clarke est avec lui ; ils vivent assez bien ensemble. »*

Général Desaix : journal de voyage Suisse et Italie 1797, p 149.

« Napoléon avait marié une des femmes les plus charmantes de Paris, qui s'appelait Joséphine. Joséphine rejoindra son mari en Frioul, pendant qu'il se trouvait à la villa Manin, mais elle s'ennuyait avec tous ces généraux et diplomates parce qu'ils ne faisaient que des conversations sérieuses. Ainsi elle allait souvent à Udine, où, en son honneur, on organisait des fêtes et des bals. On raconte que un jour Joséphine, pendant qu'elle s'en allait de Udine à la villa Manin, s'arrêtait à Camporotondo. Mais quand son fiacre repartit, elle

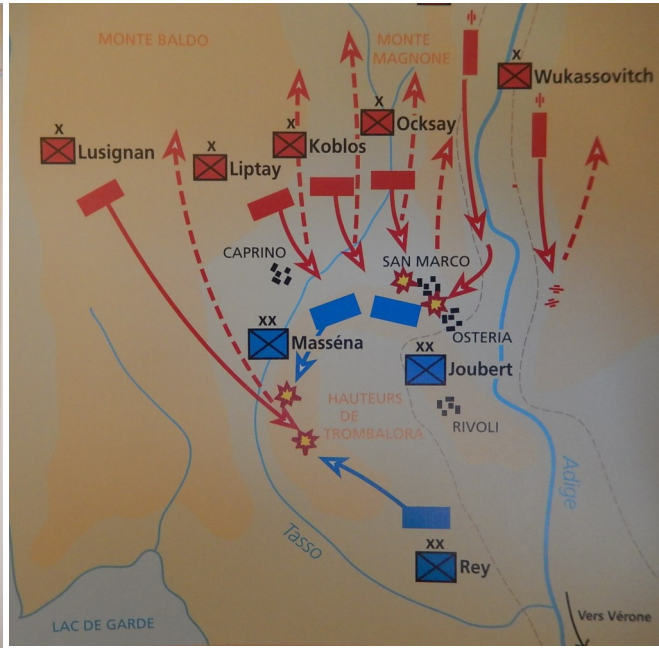
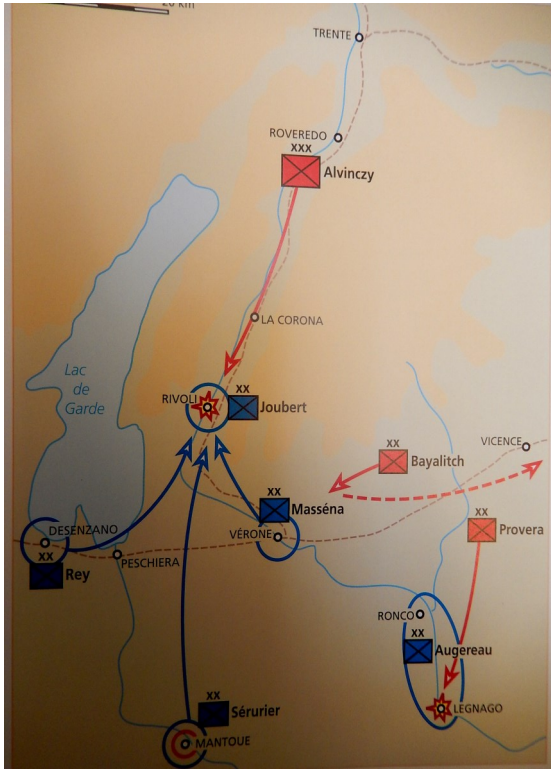


s'aperçut qu'elle avait perdu sa bague précieuse. Aujourd'hui, quand les jeunes gens perdent leur temps pour boire ou pour parler de bêtises dans les tavernes, les vieux disent : allez bêcher la terre ; peut-être que vous trouviez la bague de Joséphine ! Ils espèrent que les jeunes aillent travailler en croyant de retrouver la bague. Malheureusement, jusqu'à présent, personne ne l'a retrouvée. »

Texte produit et traduit en français par

les élèves de l'institution de Mortegliano (Frioul), P 43.





Cartes extraites de S. Béraud :  
la campagne d'Italie, p 71 et 76.

**Bataille de Rivoli : 14 janvier 1797**



Carte extraite des leçons de tactique :  
Général Bertaud (1883)